

pen
CLUB FRANÇAIS
CERCLE LITTÉRAIRE INTERNATIONAL



LA LETTRE

N° 40
juin 2024



Cercle Littéraire International, l'un des Centres du PEN International

Organisation mondiale d'Écrivains accréditée auprès de l'UNESCO

11 bis, rue Ballu 75009 PARIS

Courriel : français.penclub@neuf.fr

La Lettre du
P.E.N. club français
N°40 – juin 2024

Sommaire

Éditorial : par Jean Le Boël	p. 3
Portrait en mouvement : <i>Sylvestre Clancier</i>	p. 5
<i>Wouajdi Mouawad, Mohamad Rasoulov</i> par Colette Klein	p. 9
<i>Création et traumatisme</i> par Jacqueline Persini	p. 13
Note de lecture sur le dernier livre de J. Beaudé par Jacqueline Persini	p. 21
<i>Poser des figures à la question</i> par Hélène Tyrtoff	p. 23
<i>Sonia Elvireanu</i> par Isabelle Poncet-Rimaud	p. 28
<i>Là où même les pierres pleurent</i> , inédit de Jasna Samic	p. 32
<i>Trois inédits</i> de Thierry Jouet	p. 34
<i>Fenêtre sur</i> par Laïla Chakir	p. 36
<i>Hymne au feu du silence</i> , inédit d'Hughes Labrusse	p. 38
<i>La fresque historique d'un anarchiste</i> par Mathias Lair	p. 40
Hélène Dorion par Alain Le Roux	p. 43
Les membres du P.E.N. Club français publient	p. 45
<i>Chez nos amis d'ActuaLitté</i>	p. 46
<i>Germain Roesz, éditeur et plasticien</i>	p. 49

Directrice de publication : Carole Mesrobian

Maquette : Jean Le Boël

Vignette de couverture : *Angles couleur 7* de Germain Roesz

ÉDITORIAL

par Jean Le Boël

Qu'attend-on du PEN Club français ? Qu'il se consacre à la défense des libertés d'expression et de création, en France et dans le monde ; qu'il critique toutes les formes de censure ; qu'il soutienne les écrivains qui se trouvent menacés ou persécutés en raison de l'exercice de ces libertés, ainsi que le lui assignent l'article 2 de ses statuts centenaires et sa pratique constante.

Beaucoup d'associations, d'organisations non-gouvernementales, voire de partis politiques peuvent se reconnaître dans ces objectifs, mais le PEN Club est d'abord un collectif d'écrivains, comme le rappelle son autre nom originel : *Cercle Littéraire International*, et c'est en tant que créateurs que s'engagent les membres du PEN français.

C'est pourquoi cette livraison de notre *Lettre* entend plus que jamais se faire l'écho du travail littéraire – et parfois plastique – des membres de notre association. Nous renouvelons notre appel aux contributions et nous espérons que l'exemple de la variété de celles que nous accueillons dans ce numéro suscitera de nouveaux envois de nos membres, pour donner une idée à la fois de ce qu'ils créent, de ce qu'ils lisent, de ce qui les nourrit.

Nous inaugurons également une rubrique « Portrait », en commençant par notre président d'honneur et nous entendons bien poursuivre l'expérience quels que soient le bruit et la fureur autour de nous.

Faut-il rappeler que les problèmes de notre monde ne sont pas d'abord politiques ? Ce qui conditionne tout, bien en amont des engagements concrets et des pratiques, est ce que les gens ont dans la tête, c'est là le premier combat. Une belle œuvre, un texte fort militeront toujours plus efficacement qu'un tract partisan, pensons-nous.

C'est à notre table de travail que nous fondons notre légitimité, fidèles à nos valeurs qui sont aussi de tolérance, de respect de la diversité et de curiosité d'autrui dans sa différence, dans sa singularité.



Jean Le Boël

Portrait en mouvement, par la Rédaction :

Sylvestre Clancier

Président d'Honneur du PEN Club français

La Rédaction a décidé de consacrer un moment de chaque *Lettre* à l'évocation de l'un des membres du PEN Club. À tout seigneur, tout honneur, elle commence par son Président d'honneur, lequel, apparemment, n'a pas renoncé aux activités littéraires : qu'on en juge !

Sylvestre Clancier, notre président d'honneur a présenté le 14 mai dernier, à la Maison de Poésie – Fondation Emile Blémont, deux poètes à l'occasion de la parution de leur dernier livre : Anne Lohro pour *mots pliés ville errante*, publié à La Rumeur libre et Cyril Roger-Lacan pour *Avant l'âge*, publié aux éditions Grasset. La lecture des poèmes était accompagnée par des interventions musicales originales à la guitare classique du jeune compositeur Arnaud Combe.

Le 21 mai, dans le cadre de la Périphérie du Marché de la Poésie de Paris, il a dialogué à la Bibliothèque André Malraux, rue de Rennes, à Paris, avec l'écrivain grec Yannis Kiourtsakis au sujet de son récent essai *Camus et Séféris Une affaire de lumière*, publié aux éditions La tête à l'envers. L'éditrice était présente ainsi que le président du Marché de la Poésie, Yves Boudier et les responsables de la bibliothèque. Des membres du PEN club et de la Maison de la Poésie assistaient à cette belle soirée.

Le 29 mai, à 17h30, il a été invité par Linda Maria Baros à présenter à la Fondation Blémont 11bis, rue Ballu un nouveau livre plutôt fantaisiste qu'il signe SYLVESTRE et qui paraît ce mois de mai aux éditions L'herbe qui tremble. Il s'agit de *Un an en Petite Garabagne*, suivi de *Carnets de doute* et de *l'Apanage du songe et du noir*. Il confesse que s'il a pu rester un an dans cet étrange pays où il a côtoyé les peuples résidents aux mœurs étonnantes, c'est grâce à l'incitation d'Henri Michaux. Il a dialogué à cette occasion avec l'écrivain et poète Jean Portante qui fait paraître le tome 2 de ses Œuvres Poétiques dans la collection La Bibliothèque des éditions La Rumeur libre.

Lors du 41^{ème} Marché de la Poésie qui aura lieu du 19 au 23 juin prochain, Place Saint-Sulpice à Paris, 6^{ème}, il présentera deux autres nouveaux livres qu'il signe Sylvestre Clancier.

Le premier est un essai, sous la forme de réflexions très libres, concernant son attachement à la poésie, à sa lecture et à son écriture. Il s'intitule *L'Aimant de la poésie*

et paraît dans la collection Éditions Henry La Poésie, comme elle va, dirigée par Jean Le Boël au sein du groupe La Rumeur libre éditions.

Le second est un ensemble de poèmes inédits qui forme un livre original en deux parties : *L'Herbier d'Enfrance & des rêves*, suivi de *Campagne première & potentielle*. Christine Bini a écrit la préface de ce livre qui est publié par les éditions La Rumeur libre. Voici un extrait de la préface :

« Sylvestre Clancier est un Parisien, il aime marcher dans la ville, courir les librairies, participer à des rencontres littéraires. Mais il se souvient qu'il a été élevé par ses grands-parents, dans la campagne limousine. Il est, avant tout – avant la vie en ville – un enfant de la campagne. Les premières odeurs, les premières foulées en culotte courte, les fleurs cultivées par sa grand-mère sur le parvis de la petite maison, voilà ses plus anciens souvenirs, qu'il entretient, comme on entretient son jardin. On est de son enfance comme on est d'un pays, idée ramassée dans le néologisme *Enfrance*. Mais on est aussi l'enfant du pays de ses rêves : *L'Herbier d'Enfrance & des rêves*. Le rêve, c'est toujours le souvenir du rêve. On se le raconte au réveil, comme on se raconte son enfance lorsqu'on prend de l'âge. Quand on est dans le rêve, ou dans l'enfance, on est « ailleurs », dans un monde irréel où le temps ne passe pas. On est au présent. Ce que Sylvestre Clancier tente depuis tant d'années dans ses poèmes, c'est de raconter comme s'il y était cette enfance et ces rêves. Une sorte de rétroversion, comme lorsque on essaie de retrouver sous la traduction, ou la traduction de traduction, le texte en langue originale et originelle. Sylvestre Clancier ne remonte pas aux origines, il s'y transporte. Il n'est pas question de nostalgie dans cette démarche poétique – la nostalgie viendra plus tard, dans le recueil, rejetée plutôt qu'acceptée –, il est question de voyage dans le temps. Un voyage instantané, sans temps de trajet. La nostalgie est une douleur, la poésie de Clancier est un bonheur. Et pas un bonheur perdu, mais un bonheur immédiat, immanent. Pas de recherche du temps perdu, mais une immersion totale en un temps non retrouvé mais recréé. En cela, le règne végétal – que Clancier nomme « ordre végétal » – est une évidence. S'il revient si souvent sur le thème des fleurs dans sa poésie, ce n'est pas pour glorifier l'absente de tout bouquet, mais bien pour célébrer une permanence. La nature et son cycle sont des permanences rassurantes, qui nient la mort. Si l'on est, avec les fleurs, et dans les paysages de campagne, dans le domaine du vivant, on n'est pas dans le domaine de l'être. Être, c'est périr un jour ou l'autre. On devient un être lorsqu'on comprend que l'on va mourir. Faire partie du vivant, pour une plante, une fleur, un arbre, un fruit, c'est perpétuer la plante, la fleur, l'arbre, le fruit. Une rose est toutes les roses, un pommier est tous les pommiers.

Si le vivant végétal n'a pas de culture – sans jeu de mot – il fait partie intégrante de la culture. Ce que Sylvestre Clancier tisse dans *L'Herbier* de ce recueil, c'est une tapisserie en millefleurs, dont le thème mental est l'enfance insouciante de sa mort, et le motif principal le paysage ancré en soi. Dans l'abécédaire de *L'Herbier* on peut lire une liste qui n'est pas sans rappeler une comptine, et que l'on pourrait chanter en canon sur l'air de la chanson du XV^e siècle *Le Carillon de Vendôme*. [Vous la découvrirai]. Il ne s'agit pas d'une simple liste, pas non plus d'une litanie, mais d'une flore alpine envisagée à l'aune de l'euphonie. C'est de la musique. Avant toute chose. Une musique retrouvée dans les Alpes, après l'expérience de la flore d'enfance du Limousin. Une sorte de victoire de l'éternité sur la mort.

Dans la partie *Campagne Première*, qui nous ramène en clin d'œil au Sylvestre Clancier parisien, et à l'Histoire – en l'occurrence, la Révolution française – le paysage s'anime : la campagne est peuplée, elle n'est pas une prairie ou un champ vides.

Si *L'Herbier* nécessite l'emploi du présent, la campagne est décrite au passé, et là perce la nostalgie, malgré tout, malgré soi :

*J'ai bien des choses à faire
Et la campagne aussi*

*Je ne vais pas me laisser
Aller à la nostalgie.*

Le monde de la campagne est ici idéalisé :

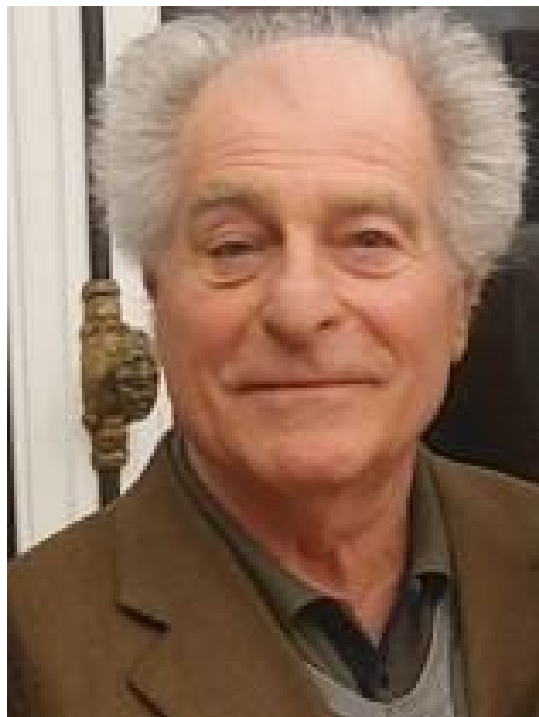
*La campagne était ainsi faite
Plus que la ville
Elle était civilisée*

*Elle nous soutenait
On ne pouvait le nier.*

L'opposition barbarie/civilisation est un thème social et politique qui court toute l'Histoire. Pour Clancier, la barbarie est du côté de la ville, la civilisation du côté de la campagne. Ça se discute, bien entendu. Mais pour Clancier, la civilisation a à voir avec la solidarité, la fraternité. Et avec tout l'amour qu'il a reçu de ses grands-parents campagnards, quand ses parents, citadins, ne l'élevaient pas. La flore et les habitants de la campagne sont les repères infrangibles du poète. Il y a sans doute, dans cet attachement viscéral à un monde qui ressemble au XIX^e siècle, qui en est directement issu, un choix délibéré entre grands-parents et parents. Entre éducateurs et géniteurs.

La campagne est plus qu'un monde, elle est une contrée légendaire, une planète inconnue. Un trésor que l'on cache, que l'on connaît (« *La campagne comme un mot / Que je connais* ») – que l'on a connu – mais que l'on cache de peur que... que quoi ? Que ressurgissent les douleurs de l'abandon ? Ou que la ville l'envahisse ?

Sylvestre Clancier, inlassablement, avec constance, revient sur le motif. C'est que l'image définitive n'est pas encore fixée. L'enfance immobile et le cours sociologique du temps ne se contrarient pas. À vrai dire, ils ne se côtoient même pas. Ils sont indépendants l'un de l'autre, s'identifient aux temps verbaux qui leur sont assignés : le présent éternel de la flore, du vivant cyclique, versus le passé – et parfois le futur – des campagnes peuplées, animées d'êtres vivants, hommes et animaux, et donc voués à la mort. Cette contradiction intrinsèque des paysages évoqués dans ce recueil – vivant éternel, vivant mortel – est le cœur même de la recherche poétique de Sylvestre Clancier qui, à partir de son expérience propre et de sa réflexion philosophique, conduit le lecteur sur le chemin de l'émotion. »



Sylvestre Clancier
Président d'honneur du PEN Club français

Wajdi Mouawad et Mohammad Rasoulov

par Colette Klein

Wajdi Mouawad souffre de se sentir impuissant face aux désastres qui ruinent notre monde. Homme de théâtre, né au Liban, exilé à Paris, puis à Montréal, revenu en France, lauréat de nombreux prix, il est actuellement directeur du Théâtre de la Colline à Paris, mais surtout il n'a de cesse, dans ses créations de montrer l'absurdité des conflits. Il n'a de cesse d'interroger son passé. De se débattre avec ce passé qui lui a donné la haine en héritage et qu'il parvient à surmonter.

À sept ans, il assiste, muet, au mitraillage d'un bus – événement qui marquera le début de la guerre civile au Liban.

La puissance verbale de son admirable roman *Anima*¹ est assurément issue des traumatismes qu'il a subis et des séquelles de l'exil.

Tous des oiseaux, pièce où chaque acteur parle sa propre langue – qui est celle de son personnage (allemand, anglais, arabe, français ou hébreu), met en scène des êtres bouleversés par la révélation de secrets qui menacent leurs convictions. Le fils, dans une famille juive tombé amoureux d'une Américaine arabe souhaite la présenter à sa famille alors que son père, sectaire, porte en lui la haine de l'ennemi. Ce pourrait n'être qu'une nouvelle version de Roméo et Juliette. Mais il n'en est rien, car le personnage découvre que son père n'est pas le fils de son grand-père, mais qu'il a été trouvé dans des ruines, en pleine guerre, et qu'il est... palestinien.

Cette pièce, d'une intensité renversante, est une nouvelle pierre dans son œuvre marquée par l'obsession du thème de l'identité, et par sa quête de *l'humain*.

Au matin du 2 avril 2024, il est interviewé – sur France Inter – parce qu'il va partir au Liban pour y représenter sa nouvelle pièce *Journée de noces chez les Cromagnons*, histoire d'une famille qui prépare une noce un jour de bombardement, alors que le fiancé est introuvable. Interrogé sur son engagement, il déclare : *Depuis toujours, l'artiste a pris position dans les conflits et les guerres*. Et il ajoute : *Chaque matin, quand on se réveille, dans le rapport que l'on a de*

¹ Actes Sud – 2012 (existe dans la collection Babel) Prix du deuxième roman. Prix Méditerranée. Prix SGDL Thyde-Monnier. Prix Critiques libres.

notre métier d'essayer d'écrire le monde, la question qui se pose est « comment on fait quand les assassins ont le pouvoir ? »

Une fois au Liban, il est attaqué là-bas, par le milieu théâtral libanais, et les représentations programmées au théâtre Le Monnod, à Beyrouth, sont finalement annulées du fait de pressions et de menaces.² Il lui a été reproché d'être pro-israélien parce que *Tous des oiseaux* a été représentée à Tel-Aviv. Il lui a été reproché de ne pas avoir pris clairement parti dans le conflit actuel qui oppose Israël et le Hamas.

L'Orient-Le Jour publie en ligne un article titré : *Affaire Wajdi Mouawad : « anatomie d'une aberration »*, et ce titre rend bien compte de la situation.

Wajdi Mouawad explique que cela fait 35 ans qu'il parle du Liban dans ses pièces mais qu'elles ont été très peu jouées dans son pays d'origine – où sa famille ne vient pas les voir. Il n'est donc pas étonné par cette annulation, la constatant avec regret et déclarant que *les Libanais sont mal placés pour faire la morale. Ils n'arrivent pas à s'entendre entre eux. Préfèrent détruire le pays si ça met en danger leurs intérêts.*

Il fait référence à la parole de Tirésias chez Sophocle déclarant que *tout homme qui a le pouvoir peut se tromper* et que *celui qui s'entête dans son erreur devient criminel.*

Il insiste sur le fait qu'il n'a jamais menti, qu'il veut tenir sa ligne : reconnaître en soi la détestation et se demander : *est-ce que j'ai envie d'être ça ?* Il prône l'amour, contre la radicalité. Il dit : *Ce qui est radical, c'est la nuance. La preuve c'est que dès que vous nuancez tout le monde vous tape dessus.*

La haine, contagieuse, se transmet de génération en génération. Ne pas savoir reconnaître « l'autre », étendre ses sentiments inspirés par un individu à la communauté à laquelle il appartient, est un fléau qui l'entretient.

Wajdi Mouawad, dans ses interviews, affirme qu'il est optimiste, malgré tout, parce qu'il a envie de croire à la réconciliation et au dépassement du désespoir.

Je ne partage pas ses espérances et j'ai reporté chaque jour l'écriture de cet article parce que je sens en moi le poids douloureux de l'impuissance. Et puis... j'ai pensé que je lui devais une soirée mémorable lorsqu'il a organisé au théâtre de la Colline une rencontre avec Salman Rushdie en 2016. J'ai également pensé : si

² Le communiqué de presse peut être consulté sur le site du Théâtre de la Colline. La pièce sera créée au Festival *Printemps des Comédiens*, à Montpellier les 7, 8, 9 juin 2024. et représentée au Théâtre national La Colline à Paris, au printemps 2025. La pièce, qu'il a écrite en 1991, est publiée chez Leméac / Actes sud – Papiers.

tu n'écris pas cet article, alors que tu y tiens, que ce projet te taraude chaque jour, quelle est ta place au sein du Pen club français ?

Je ne sais si Wajdi Mouawad est sincère quand il se dit optimiste alors qu'il continue d'être hanté par cette question : *Comment on fait lorsque les assassins ont le pouvoir ?* Question primordiale, obsédante, que je me décide donc à partager, comme on lance une bouteille à la mer, en voulant croire que le message qu'elle contient pourra être lu, être compris, et diffusé auprès de tous, et même... jusqu'aux portes des tyrans !

Peut-être me suis-je décidée, également, parce que l'actualité ne cesse de nous harceler et que, dans pelote d'angoisse, je tire un fil, celui tissé par un autre artiste, cinéaste, qui n'a pu, lui aussi, que s'enfuir :

Mohammad Rasoulof n'avait pas pu être présent à Berlin en 2020 pour recevoir « l'Ours d'or » pour son film *Le Diable n'existe pas*. Il n'avait pas eu l'autorisation de sortie d'Iran. La dernière fois qu'il est venu à Cannes, c'était en 2017, pour la promotion de : *Un homme intègre* qui avait reçu le prix « Un certain regard ».

Cette année, il a fui l'Iran, où il avait été condamné à plusieurs années de prison, en dépit de ce qu'il encourt s'il y retournait, en dépit des éventuelles représailles des Mollahs contre ses proches. Il a ainsi pu rejoindre Cannes en passant par l'Allemagne pour la projection de : *Les Graines du figuier sauvage*. Il y a été accueilli par le délégué général du festival. Son film a été ovationné.

En 2017, son film traitait de la corruption ; en 2020, de la peine de mort. C'est dire s'il ne choisit pas la facilité dans un pays dévasté par ses dictateurs où les artistes n'ont pas droit à la parole.

En 2022 j'avais écrit un communiqué³ au moment de l'arrestation de trois cinéastes iraniens dont voici un extrait :

Lui aussi [Mohammad Rasoulof] est arrêté en 2010. Il est condamné à un an de prison. En juillet 2019, il est à nouveau arrêté et condamné à un an de prison.

(...)

³ Encore accessible sur le site du Pen club dans les communiqués archivés.

Le 8 juillet 2022 ont donc été arrêtés Mohammad Rasoulof et Mostafa Al-Ahmad, puis Jafar Panahi le 11 juillet – jour de son anniversaire. Leur tort ? Avoir signé une protestation visant la police qui a fait l’usage de ses armes face à des manifestants qui se révoltaient contre la désorganisation et la corruption qui gouvernent le pays et ont conduit le 23 mai dernier, à l’effondrement d’une tour à Abadan.

L’exil ne conduit pas vers un monde paradisiaque mais s’il permet à l’artiste de continuer à créer, et donc de continuer à espérer – à Cannes, Mohammad Rasoulof a déclaré : *J’espère que tout l’appareil de l’oppression et de la dictature finira par disparaître en Iran* – alors, oui, il faut que les artistes assument ce destin qui les expulse de leur identité, afin que leur parole traversant les frontières fasse prendre conscience au plus grand nombre que le constat de leur impuissance, quand ils parviennent à le dépasser, en mots comme en images, est susceptible d’être entendu pour ce qu’il est réellement : un appel à la fraternité, seul rempart contre la haine.

Les Graines du figier sauvage qui a été tourné clandestinement, le plus souvent en intérieur, vient d’obtenir le Prix spécial du jury. Je ne peux juger des films que je n’ai pas vus mais certains critiques regrettent que le jury du festival n’ait pas osé faire un acte politique pour un film qui aurait mérité mieux. Ce film met en scène une famille, en huis clos, qui vivent la révolution iranienne et la répression des Mollahs – montrée par des scènes d’actualités – et comment ils aspirent à sortir de leur vie claustrophobe, à vivre en liberté.

Saluons ces auteurs qui, par courage ou par nécessité (par courage *et* par nécessité ?), portent leurs œuvres nourries de racines profondément personnelles qui s’épanouissent au point de devenir universelles.

Saluons l’espérance de ces auteurs !

Saluons le feu qui les anime, les spectateurs qui les applaudissent.

Saluons celui qui trouvera enfin la réponse à la question de Wajdi Mouawad :
Comment fait-on lorsque les assassins ont le pouvoir ?

Création et traumatisme

par Jacqueline Persini

La création de soi ouvre l'énigme d'un vivant qui tente de s'arracher à une identité close, d'ébranler ses repères pour tenter d'habiter un lieu accueillant l'inconnu. Elle est inséparable de la question de l'altérité, de l'accès à l'étrange, à l'étranger en nous et hors de nous. Les artistes nous invitent à pénétrer dans leurs régions insolites. Suivons les pas de quelques-uns.

1. La quête de soi de Roman Opalka

Roman Opalka, (1931 - 2011) est un peintre franco-polonais majeur de l'art conceptuel. De 1965 à sa mort, il se consacre à l'œuvre de sa vie dont le but est d'inscrire la trace d'un temps irréversible. Ses moyens d'expressions sont majoritairement ses *Détails* (suites de nombres peints sur toile), des autoportraits photographiques et des enregistrements sonores de sa voix.

Le peintre avait commencé à représenter le temps par des « chronomes » : touches de peinture avec des points. En 1965, il remplace ces chronomes par des nombres : partant du 1, il va vers un infini qui sera limité par sa mort. Peinture et écriture des nombres sont pris dans l'irréversible des mouvements du corps du peintre, dans l'irréversible du temps. Sa présence corporelle s'exprime aussi par sa voix enregistrée qui dit en polonais les nombres au fur et à mesure qu'il les peint. Un jour situé vers la fin de sa vie, les chiffres blancs sur fond blanc échapperont à la vue. La voix dira alors la présence invisible des chiffres.

Tout un travail autour du blanc, du visible, de l'invisible, du fini et de l'infini.

Catherine Desprats-Pequignot, psychanalyste⁴, propose « une *lecture du travail et de la démarche du peintre* » et relève ses nombreux *dire*s. Roman Opalka souhaite rendre

⁴Catherine Desprats-Pequignot, *Roman Opalka : une vie en peinture suivi de Création et trauma*, L'harmattan, « L'Art en Bref », 1998. .
2 Roman Opalka, *Opalka 1965/1-* Flammarion 4, La Hune, 1992.

lisibles ses créations qu'il perçoit comme une « *écriture de soi* ». « *...je ne raconte pas ma vie, mes rêves, mes fantasmagories, je n'illustre rien, je ne suis pas dans l'anecdote, je manifeste l'émotion de la vie, j'exalte la peinture, la verticalité d'un peintre - la verticalité de l'homme.* »²

Le peintre polonais situe l'art comme « *le seul sauvetage de l'humanité* » dans ce « *raz de marée mondial aveuglément marxiste* ». « *Chez moi, au niveau du discours, sur la raison d'être de l'œuvre - œuvre et vie se confondent.* » « *Je suis proche des minimalistes et des conceptuels mais ma démarche est une étrangeté par rapport à ce monde conceptuel dont je suis l'enfant* »

Alors que Catherine Desprats-Pequignot s'interroge : Comment Opalka met-il « *en œuvre* » un trauma, l'utilise-t-il comme « *outil* » et « *matériau* » de ses peintures, le peintre lui précisera qu'il ne voit pas de rapport « *direct* » entre ces vécus-là (traumatismes de son enfance) et son art. Il caractérise sa démarche comme « *une quête de soi* » exigeant « *une mise en corps* », c'est à dire un engagement émotif et corporel. Il se définit comme « *un créateur pour qui œuvre et vie sont indissolublement liées* »... « *Ma pratique de peintre conceptuel dépend pour une grande part d'une solution philosophique qui me permette d'accepter l'existence.* »

Du noir au blanc, du 1 à l'infini se déploie « *l'ensemble du parcours formant l'image d'une existence qui s'appelle Opalka* ». Le peintre s'identifie à son œuvre qui donne sens à sa vie. Cependant y a-t-il pour autant, comme l'affirme la psychanalyste « *Coïncidence du sujet créant et de sa création* » ? La création ne dépasse-t-elle pas le sujet ? N'implique-t-elle pas celui qui regarde, qui écoute ?

Lorsque Opalka exalte « *la verticalité de l'homme* », Catherine Desprats-Pequignot pose deux questions associées à l'identité : - « *Qu'est-ce qu'il fait debout ?* » - « *Qu'est-ce qui le fait debout ?* »

Qu'est-ce qui le fait tenir debout ? Qu'est-ce qui nous fait tenir debout ? Questions adressées au créateur et aussi à chacun de nous.

Dans *L'espace pictural d'un « temps émotion »*, Catherine Desprats-Pequignot associe conditions de vie et démarche du peintre, en suivant d'ailleurs les propos de celui-ci : « *La rigueur extrémiste de ma proposition répond sans nul doute à la cruauté des contingences que l'histoire m'a imposées.* » Sa « *proposition* » s'appuie sur « *un rituel* » de travail constitué de règles immuables de discipline, de principes éthiques.

Catherine Desprats-Pequignot se réfère alors à l'approche de Christine Savinel (Opalka ou l'éthique de l'assignation, *in Roman Opalka*, Dis voir) qui semble s'inscrire dans une position freudienne traditionnelle, liant les conditions de vie d'Opalka : privation, servitude, incarcération à sa « *proposition* » de se priver de couleur, de nouveauté, de se contraindre mentalement, techniquement, d'intégrer la mort dans l'œuvre.

Christine Savinel prend à la lettre le discours du peintre et inscrit son œuvre dans un processus défensif qui serait de s'identifier à l'agresseur, de retourner la passivité en activité, la cruauté de l'autre en soi. Il s'agirait d'un « *remplacement du champ de l'expérience vécue par celui de l'art.* » Le traumatisme serait « *pallié* » par cette « *transposition artistique, plastique, littéraire, poétique.* ». Catherine Desprats-Pequignot, en suivant toujours les discours d'Opalka, relève cependant *l'imprévisible* de la vie et de l'art venant s'opposer au programme fixé d'avance : « *Aventure alors en peinture de la vie, de la peinture et du peintre qui peint la peinture qui se montre, imprévisible, comme la vie qu'elle manifeste.* »

Un tracé tremblé, des erreurs de chiffres, des oublis, des répétitions ne sont pas rectifiés, mais utilisés par le peintre accueillant ce qui vient dans le cadre même de son rituel rigoureux. Celui-ci n'est qu'un moyen pour susciter une aventure dont l'issue est ignorée.

Les conditions de la production prévisibles et répétitives sont à différencier de la production elle-même qui surprend peintre et spectateur. Conditions qui pourraient aussi bien se réduire à des mécanismes obsessionnels s'inscrivant dans une maladie mentale. Ce qui fait l'œuvre dans sa spécificité ne peut être ramené aux conditions de l'œuvre. Rabattre la peinture sur les procédés qui ont participé à son engendrement, c'est lui enlever son historicité, son avenir, sa mobilité en fonction des spectateurs, c'est lui enlever sa place dans l'œuvre du créateur.

D'après Catherine Desprats-Pequignot, Opalka donnerait aux questions suscitées par son histoire « *sa solution picturale* » dans un processus de « *subjectivation* » d'événements traumatiques qui s'assimileraient après coup dans un travail de construction et de transformation du passé. « *Ces étapes ne seraient pas simple répétition traumatique mais créées, provoquées, avec la possibilité d'en jouer, « de s'y attendre, dans des moments - lieux identifiables et prévisibles : des moments - lieux de peinture qui font tout l'attrait pour le peintre de ce qui s'y met en œuvre - à l'œuvre. On pourrait dire... une trouvaille de soi.* ».

Opalka vit si intensément son travail de peintre (franchissement de séries, de milliers, approfondissement du blanc) qu'il se met en danger de mort.

Ce danger de mort dans lequel se remettent certains sujets pour tenter de maîtriser un traumatisme avait été relevé par Freud qui avait nommé ce mécanisme « *compulsion de répétition* ». Des actes, des idées, des rêves à l'origine du traumatisme sont reproduits

dans la douleur. La compulsion de répétition perçue comme inexorable peut être enrayée dans la cure, déplacée en souvenir grâce au transfert. Lacan, dans « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* », différencie répétition et reproduction de l'identique. La répétition de la mise en danger de certains sujets pourrait être perçue comme une tentative de symbolisation d'un traumatisme qui a été vécue dans le corps avant de pouvoir s'inscrire dans le langage.

Opalka a certes eu la nécessité d'apprivoiser, de déplacer les dangers de mort qu'il a courus dans sa vie, de les mettre au travail dans sa création.

2. « L'art du danger » dans les créations de Bram Van Velde

Une autre psychanalyste, Sylvie Le Poulichet⁵, a exploré « L'art du danger » dans les créations de Bram Van Velde, Giacometti et Pessoa.

À partir de sa pratique chez les toxicomanes, elle lie l'impératif d'injecter un corps étranger toxique à la possibilité de devenir soi-même corps étranger. Elle transfère au champ de la création « *le processus d'engendrement de corps étranger* », et élargit la notion de sublimation (impliquant un changement de but et d'objet) en l'associant à « *un nouveau lieu psychique qui déplacerait le rapport au danger* » en recomposant le rapport au temps et à l'espace. Certains artistes mettraient sans cesse en jeu un nouveau danger dans l'acte même de leur création.

Sylvie Le Poulichet se défend comme Catherine Desprats-Pequignot de « *délivrer un savoir sur l'art et les artistes* » mais tente d'apprendre des créateurs. Le « *processus d'engendrement des corps étrangers* » est radicalement différent chez le toxicomane et le créateur. L'un se caractérise par la rigidité, l'immobilisme, la fermeture, l'autre par une ouverture et un partage. Sylvie le Poulichet fait l'hypothèse chez les créateurs « *de processus psychiques originaux qui inventent des événements instaurateurs, des figures du devenir et des traversées de périls infantiles* ».

Avec Lacan (Séminaire sur *Le Sinthome*) elle considère que l'objet créé tient lieu de « l'ego » défaillant de l'artiste. Le peintre pallierait ce qui lui a manqué par « la prise de *quelque chose* » dans l'investissement de l'acte même du déplacement de la pulsion de mort. Dans la rencontre avec *quelque chose*, l'artiste aurait la nécessité, chaque jour, de refaire « *le saut* » pour « *façonner un corps à venir, loin de toute familiarité* ». Au hors temps et au hors lieu de la détresse, il opposerait *l'objet inconnu*. « *L'art du danger* » serait

⁵ Sylvie Le Poulichet, *L'art du danger, De la détresse à la création*, Anthropos, 1996.

« *la seule réponse viable* » dans un processus singulier « *d'auto-identification* où serait investi « *l'acte même du déplacement...le geste même de la dérivation et de la transformation* » afin de symboliser ce qui ne l'a pas été.

L'œuvre d'art, dans son rapport très singulier au temps et à l'espace nous engage dans une aventure insolite dont les chemins ne sont pas tracés d'avance. Les déterminismes, les répétitions de l'histoire individuelle peuvent ne pas s'inscrire dans un destin. Pour se construire, un sujet utilise de multiples fils. Aux écheveaux déjà constitués s'entremêlent des fils imprévisibles qui modifient les nœuds, les entrecroisements, remodèlent le maillage.

3. L'art comme suture

Boris Cyrulnik, dans « *un merveilleux malheur* »⁶ reprend le mot « *résilience* » utilisé en physique pour désigner l'aptitude d'un corps à résister à un choc et dans les sciences sociales, il signifie : « *la capacité à réussir, à vivre et à se développer positivement, de manière socialement acceptable, en dépit du stress ou d'une adversité qui comportent normalement le risque grave d'une issue négative* »⁷

Cyrulnik insiste beaucoup sur la nécessité d'un récit, de l'historisation dans la construction de l'identité individuelle ou collective mais nous met en garde contre le danger de récupération d'un discours par la société qui risque d'immobiliser le sujet dans un mythe ou peut aussi réduire à un fil unique la complexité de son histoire.

« L'abus de mémoire pétrifie l'avenir et contraint à la répétition encore plus que l'oubli. Travailler à comprendre l'histoire et non pas à l'utiliser, permet d'associer la mémoire qui donne sens avec la désobéissance au passé qui invite à l'innovation. »

Il arrive qu'un sujet soit réduit au silence à une époque (exemple : camps de concentration), à une autre époque, son discours est magnifié au point parfois que dans ce qui lui est renvoyé, il ne reconnaît plus son expérience. Qu'en résulte-t-il pour l'identité de ce sujet ?

⁶ Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Odile Jacob, 1999.

⁷ Vanistendael, *Clés pour devenir : la résilience*, les Vendredis de Châteauvallon, nov.1998 ; BICE : Bureau international catholique de l'enfance, *Les Cahiers du BICE*, Genève,1996, p 9.

Tantôt, il devra cliver une partie de sa vie, tantôt son récit deviendra mythe et ne pourra plus s'inscrire dans les propres mouvements de son histoire. Les « autres » peuvent dérober les fils d'une histoire comme constituer l'appui indispensable à la construction de la personne. Dans le premier cas, le travail de construction de soi est encore plus complexe, les nœuds à défaire plus épais.

Un récit change l'image que les autres ont de nous dans des sens imprévisibles qui vont à leur tour intervenir dans la mobilité de notre propre image. Nous sommes constitués par tous ces « autres » dans des tissages complexes et jamais achevés. Cyrulnik relève que « *notre culture a mis l'éclairage sur le malheur* » et remet en question une position déterministe : « *Une maille bien tricotée facilite la suivante, mais tout événement peut changer la qualité du maillage* ». Une rencontre peut complètement déplacer un destin.

Il élargit le rapport aux autres mais situe l'art aussi par rapport au manque, à la perte, constatant que beaucoup d'enfants blessés sont devenus artistes. « *Là, ils ont pu raconter une histoire analogue à la leur et socialement acceptable. L'art est devenu pour eux une suture, une couture, un raccommodage entre les deux parties déchirées de leur personnalité. On peut toujours parler de soi, à condition de ne jamais dire « je ».* »

N'y-a-t-il pas chez l'artiste une manière spécifique de se créer ? Faire advenir un « je » imprévisible et inconnu dans un mouvement incessant susceptible d'aider le lecteur ou le spectateur à se remodeler aussi. Non pas « raccommodage » mais nouveau tissu qui vient inscrire autrement le sujet dans son rapport à lui-même et au social.

Ce nouveau tissu ne trouve pas forcément preneur dans la société qui lui accorde ou non une signification recevable dans une mouvance des valeurs et des modes, entre le silence et la lumière trop crue. Il dépend du corps de « l'autre » qui en fait un habit de soirée ou de clown ou encore un habit intime venant transformer sa garde-robe et peut-être sa façon de s'habiller.

Cyrulnik perçoit l'acte de création comme réparation. « *La souffrance du manque, la douleur de la perte nous contraignent au symbole... L'acte de création colmate la brèche, répare la meurtrissure, et permet de redevenir soi-même totalement. Deuil et créativité sont liés puisque celui qui a perdu est contraint de se représenter ce qu'il ne perçoit plus.* »

Tout acte créatif peut avoir une fonction thérapeutique non pas en ce qu'il remplace mais en ce qu'il *déplace*. Les pertes, les brèches ne peuvent être colmatées mais la représentation d'un trauma dans un récit modifie le rapport du sujet à l'événement.

De même l'accueil ou non du public. Les mots ne remplacent pas ce qui est perdu mais peuvent *déplacer* le regard, la vision.

Cyrulnik donne les deux mots clefs de son livre : « ressort » et « tricot ». Contrairement à l'activité du tricotage proprement dite qui s'effectue seule, le tricotage de la vie implique une multitude « d'autres » présents et oubliés dont les mailles s'inscrivent avec plus ou moins de force et de couleur dans le vêtement que nous portons aujourd'hui mais qui changera demain avec d'autres rencontres. Les artistes confectionnent un vêtement unique en son genre mais que chacun peut porter à sa manière.

Ils créent une multiplicité d'autres à partir de transformations très complexes des autres en eux. Et leurs créations nous permettent d'accéder à des dimensions insoupçonnées de nous-mêmes, agrandissent nos perceptions du monde.

L'art ne pallie pas le trauma, mais vient par l'espace pictural le « *re-présenter* » d'une autre manière. Les artistes nous signifient que le regard sur soi, sur l'autre, sur le monde se construit, se déconstruit, se transforme selon les moments de notre histoire. Créant de « l'autre » d'une manière inédite, ils élargissent nos rapports à l'altérité.

Ainsi les déterminismes, les répétitions de l'histoire individuelle peuvent ne pas s'inscrire dans un destin connu d'avance. Celui-ci se tisse avec de multiples fils. Aux écheveaux déjà constitués s'entremêlent des fils imprévisibles qui modifient les nœuds, les entrecroisements, remodelent le maillage.

La rencontre qui se produit avec l'artiste déplace la conception du miroir, de l'espace, du temps, de la construction d'un sujet (freudienne ou lacanienne). Les jeux ne sont pas faits à six ans. Une rencontre, une lumière, une couleur glissent de l'imprévisible dans une vie.

Les traumatismes, la détresse ne sont pas cause de l'art mais leur mise en jeu très particulière intervient dans un travail de transformation de l'être et de création d'un objet inouï.

« *L'objet inconnu* », à la fois intime et étranger mais partageable ne représente-t-il pas une piste pour nous construire aussi dans l'inachèvement, la perte et le recommencement ? Accueillir l'inconnu, l'étranger de soi pour une identité en devenir.

Note de lecture sur le dernier livre de Jeanine Baude

par Jacqueline Persini

Jeanine Baude, Les roses bleues de Ravensbrück, La rumeur Libre, 72 pages, 2021

Jeanine Baude est auteur de nombreux recueils de poèmes, de récits qui s'inscrivent dans une grande ouverture au monde. Avec un *non* à toute forme de violence, un *oui* à la beauté et à la jouissance, elle poursuit sa marche dans un besoin vital de poésie. Son écriture exigeante ravage et sauve. Tous ses livres semblent habiter un lieu de risque, d'énergie, de résistance. Avec un même souffle, elle entremêle les fils du dehors et du dedans, de l'intime et de l'universel.

Dans ce recueil, elle parle aux femmes de Ravensbrück : « *Tuées, Trouées, Clouées, Battues, Violées / par les nazis, dans le camp de concentration* ». Sa mémoire est une mémoire du corps, comme si circulait dans ses veines à elle, leur sang, comme si leurs jambes la portaient, l'incitaient à tenir debout. Et par la magie de la sculpture de ses phrases, on la voit donner la main à ces femmes pour *sauver leur peau*, sauver la sienne et la nôtre... S'identifiant au « *matricule des roses bleues de Ravensbrück* », avec Adèle, Adrienne, Sophie, elle résiste, rit, danse, invente un chant. Le désir est comme « *une couverture chaude et pailletée/ en perles de rosée/ en roses de sang* », désir qui sait aussi se *vautrer* dans l'audace du premier amour. Une louve hurle : « *il n'y a que/ le désir/ pour réparer crabe et cancer/ jetés contre un rocher/ écrabouillés* ». Il faut s'en sortir « *comme/ elles s'en sont sorties* », « *surfer/ sur la vague du courage* », « *s'épouiller du mal* », afin d'atteindre le versant ensoleillé de la vie.

Surgis des entrailles de la terre et du corps, ces poèmes bougent le sens de nos blessures et celles de l'Histoire tout en ouvrant l'espace du courage, du partage, de la sororité.

Et la mer, toujours présente dans les recueils de Jeanine Baude, la mer dans ses mouvements, sa vastitude nous apprend le dépassement, l'acquiescement au violet de son encre. Les vagues nous relient à la force du désir de toutes ces femmes, désir qui soulève « *la mort/ comme se lève une voile de navire* ».

Souvenir : La poésie qui sauve

C'est un jour de printemps. Je pars vers le jardin du Luxembourg avec dans mon sac à dos le livre de Jeanine Baude : *Sondain*.

Dans une petite rue, j'emprunte un vélib sans me rendre compte qu'un pneu est crevé. Résultat : je tombe et me voici assise par terre. Une voiture passe et me heurte violemment. Un grand choc dans mon dos. Le livre de poésie de Jeanine est ravagé.

Je suis vivante...

Une rencontre du Pen Club français - en partenariat avec la Maison de Poésie - a eu lieu le 25 avril 2024 en hommage à Jeanine Baude et à Maurice Couquiaud, poètes qui ont été tous deux actifs au Pen Club français. L'enregistrement de cette rencontre peut-être écouté sur notre site (<https://www.penclub.fr>) à la rubrique Actualités / Actualités récentes. (NDLR)

Poser des figures à la question

par Hélène Tyrtoff

Très dense brouillard
Protée-la-guerre sur ses fronts

quand je demande
comment cela on endure
c'est à moi-même voix basse
et je fabrique à voix haute
des clés impossibles
et je ne parviens pas à périmériser ma question

quand cela interroge
de mes mains je façonne
jusqu'à poser des figures
à la question

sur le long terme se joue le combat
savoir où lancer l'amour et d'où le placer
comme balle qui matche

Du réel le coup
dans nos constructions
le lézard a sa lézarde
dénudée
soudain

interdits
dans la poussière
on fouille
ce qui finit par ressembler
au réel

croche de question
fait saut-de-mouton
explosif

Et j'en passe des murs je longe
des mots de guerre

avec son corps d'elfe il a dit
« être mûr pour ça » et même tricher sur son âge
pour « y aller »

l'effroi pousse sur le bois nu
les sèves ne comprennent pas la blessure
toutes à la joie de couler

soyons simples, allons-y aux couleurs
1
à qui
de dire qu'on ne peut pas dire
« plus jamais ça »

Dans l'eau qui monte
je m'assieds
perplexe

réel à prendre de côté
un biais
 assumable

un indirect
sans gants de boxe

Le 20 juillet 2023, la Cour Nationale du Droit d'Asile communique: « *Les Russes fuyant la mobilisation pour la guerre en Ukraine et les mobilisés ayant déserté peuvent [s'ils réussissent à le prouver] obtenir le statut de réfugié en France [car] un ressortissant russe appelé dans le cadre de cette mobilisation est susceptible de commettre, directement ou indirectement, des crimes de guerre.* »

Une amie m'apprend qu'Untel
vient de couper les ponts
avec ses proches au pays

cela me glace déraisonnablement

22 mars 2024, attentat à Moscou, jour où dans la communication officielle russe
« l'opération militaire spéciale » devient « guerre ».

Olga me répond. Personne de son entourage n'a été touché; par solidarité, des queues se forment pour les dons de sang aux blessés.

Cela faisait deux mois peut-être que nous n'avions pas échangé.

Depuis octobre 2021, nous nous faisons signe de temps à autres sur Whatsapp grâce au traducteur automatique. Nos quelques mails, ce fut pour les photos de nos ascendants communs, les informations et les souvenirs d'Olga sur ce chaînon manquant de mon histoire. Nous nous écrivons sur un compte personnel et sur un autre, collectif, avec Tania, de Moscou – lointaine cousine elle aussi –, avec ma sœur, tout à fait indifférente et à qui cela commence à peser, ainsi qu'avec deux dames franco-russes à ma manière, qui providentiellement firent le lien entre nous – vivier des descendants du Corps expéditionnaire russe en France pendant la première guerre mondiale.

Nos familles séparées il y a cent ans par la guerre civile, nous voici maintenant séparées par une nouvelle guerre. Et tout ceci me semble avec la Russie affreusement dans l'ordre des choses.

Pour Olga, j'aurais bien dû réagir à sa dernière photo - janvier, petit-fils emmitouflé sous le soleil hivernal -, mais je tardais, tardais... Douillette photo de famille à Rostov-sur-le-Don, pas anodin en ces temps de cruauté. Sur l'agression de la Russie, entre nous prudence et circonspection sur messagerie, dans une globale déploration... Choisir d'étouffer déceptions et incompréhensions mutuelles, dont racines et conditionnements en partie nous dépassent.

Nous préférons ne pas nous perdre et prendre ainsi revanche sur l'histoire.

Tania reste d'ailleurs beaucoup plus silencieuse et lointaine. C'est Olga, dans une tonalité chaleureuse et lisse, qui maintient avec le plus de constance le fil de ce lien, si ténu soit-il, sans se formaliser de mes trous d'air dans l'échange, ce dont je lui suis reconnaissante.

Mi-mars 2022, Moscou, Stepanova à l'aéroport de Vnoukovo
son sentiment de « chute générale sans limite spatiale ni temporelle »
ce nous dont « la douleur est impossible à nier »
on dit il et « tout le monde comprend de qui il s'agit » *

Fin février 2022, un correspondant russe de la BBC explique comment, alors en mission à Kiev, il comprit que rentrer à Moscou lui devenait impossible.

« Mon émigration a ressemblé à l'itinéraire emprunté par les personnes quittant la Russie après la Révolution bolchévique de 1917. Il y a plus de cent ans, c'étaient les aristocrates et les officiers de

*la Garde blanche qui partaient. Aujourd'hui, ce sont des informaticiens, des médecins, des journalistes. »***

Khlebnikov de lieu en lieu poussé
transporte sa taie d'oreiller
pleine de manuscrits lettres feuillets

adolescente, lire Maïakovski me délestait
d'un certain poids de ruines du côté paternel

de Paris, Elizaveta faisait transiter
son courrier par la Pologne

jeune cadet de la Marine impériale en dérouté
Glèbe combattit à l'âge mûr pour la France
je regardais sur son crâne
l'entaille laissée par un éclat d'obus
empreinte avec accent
un pas
dont le talon appuie

Derrière le grand rideau que j'ouvrais
et fermais théâtralement
-et elle riait et nous riions-
derrière le rideau les coulisses
les temps rassemblés du silence et des témoins

le pan du mur où s'amoncellent
des boîtes des sacs en plastique noués
contenant des choses
à ne pas voir

Le flop des crocus
et l'actualité

la résistance des narcisses
et l'actualité

mauvais tempo ce matin
mes mots s'effilochent
prennent du retard

obligée d'attendre
puis le retard devient autre chose

retard ne veut pas dire
qu'on m'attend
il dit le printemps hurle
et tu hibernes encore

se dresser c'est trop de dureté
lutter m'intoxique

... alors ... ?

On se ferme on dit non
ne pas participer
ceci ne
peut pas exister
et déjà se répand
à une vitesse de chasseur

gris de là-bas claque dru
contre les murs du son

ici lorsque il
pleut
personne n'arrive
mais tout est là
d'un monde à l'autre
et il
pleuvant
reste gris d'avec l'autre

lorsque il
mesure mes intentions
d'entrer dans la chute
je prends ma naissance
avec des pincettes

Festival du film russe à Paris. A la fin de *Léviathan*,
une cynique litanie du prêtre autour du mot « vérité »
Zviaguintsev en personne après la projection nous affirme
son amour pour son peuple accueillant, généreux, chaleureux, et sa tristesse

que ce qu'il montre de brutalité et de non-droit soit aussi
la vérité

4

Dans la masse dense vive
des époques, des événements
je perce, je négocie des trajectoires, de supportables lacets
impros souples aux vagues qui nous enroulent
boules de verre
il neige sur nos petits sapins
maisons tour Eiffel plastique

Olga avait oublié de me dire (avec émoticône cœur)
sa petite fille a commencé cette année l'apprentissage de la langue française

Et si toujours j'apprenais
à te dire toi comme collectif part rêvée chair et terre
d'un là-bas
ambivalence passablement inconnue
qui perfuse

irréductible est la zone
je ne goûte pas toujours son suc à mon sang
fantômes de quel ordre
dans la hiérarchie des nourriciers

Tu es loin je resterai loin de toi si on le doit
j'en resterai à toi
quand nous mettons une date
aux bougies

* Maria Stepanova, *La question russe*, Revue des deux mondes, septembre 2022

** Ilya Barabanov, Guerre en Ukraine: « Si Poutine n'a pas réussi à détruire l'Ukraine, il a réussi à détruire la Russie », BBC.com, 17 février 2023

Sonia Elvireanu : un regard infusé de lumière

par Isabelle Poncet Rimaud

LE REGARD...UN LEVER DE SOLEIL de Sonia ELVIREANU

Giuliano Ladolfi editore – 2023 (bilingue français-italien)

Prix François-Victor Hugo de la Société des Poètes Français - 2023

Dans ce nouveau recueil de Sonia Elvireanu, tout est une question de lumière, éclairage du regard que l'on pose sur *l'impénétrable*, sur l'apparence, le visible, le mystère de l'invisible et de l'absence, sur la beauté du monde en noir ou en couleur et ce regard nous entraîne sur les sables de la quête du poète, celle de l'Amour et de l'art qui font se *lever le soleil* du sens et de la vie.

Ce beau recueil de Sonia Elvireanu ne se laisse pas aborder si facilement. Il s'ouvre et se referme sur le dialogue entre deux regards : la parole d'un peintre qui bute sur le mur des vers du poète, se sent étranger au mystère qu'ils recèlent. *Il est difficile de pénétrer le mystère des vers, / impénétrable, je suis comme un mur/* dit-il - *Il n'y a pas de mur à ne pouvoir décrypter*, lui rétorque le poète : le langage des vers et celui de la couleur sont à même de faire *se lever le soleil*. Car le mur parle, à sa manière. Il oblige à regarder, à découvrir le travail de la lumière, à le franchir et à regarder *le monde derrière lui qui s'y reflète*.

C'est donc le regard qui fait advenir la lumière. Pinceau du poète, il rejoint celui du peintre qui rompt *la nuit profonde* de l'être par la *touche de couleur* qu'il y met comme le poème, lui, *s'illumine d'un grain, noyau* de vie.

Dans l'œil qui regarde s'allument ou s'éteignent / les couleurs de la vie nous dit le poète.

Décrypter serait donc accomplir son *destin*, sa *mission sur la terre* ... Trouver le sens, percer l'impénétrable, entrer dans l'univers de l'autre peut être un défi. Ne pas se sentir compris est une blessure :

Quelqu'un ne comprenant pas mon rêve, a secoué l'échelle, / un éclat de verre pointu ronge la ficelle maintenant, / il déchire petit à petit le rayon de lumière/

Mais *la vie coule dans tout désert* et *la langue de la lumière* finit, elle, par *ouvrir le cœur*.

Sonia Elvireanu est un poète qui parle *dans une langue peu connue*, une langue singulière faite de la lumière du ciel accoudée aux fleurissements du souvenir, de la beauté du monde et de l'amour. Ses poèmes sont accompagnés de présence ou d'absence sans qu'il soit toujours possible de savoir qui est l'ombre de qui. *Ombre infinie de l'attente* qui ajoute au charme du mystère poétique. Et nous laisse pressentir une présence suggérée, celle d'un Absolu vers qui se dirige sa marche.

La poésie toute de délicatesse, de touchers aussi subtils qu'ailes de papillon, de traces légères et de douleurs contenues de Sonia Elvireanu nous entraîne vers *les rivages verts/ et bleus du silence poème*.

Ainsi, ce superbe poème :

Une feuille d'érable emportée/ par le vent verse sur mes genoux/ le sang d'une plaie profonde,

Les eaux de l'attristement/ de la solitude, / la pointe d'une flèche, /

La feuille sanglante d'érable/ La feuille de l'amour étoilé/ tourbillonne vers les rivages éloignés

Sonia Elvireanu, dans ce recueil-ci, nous emmène sur les sentiers du monde, qu'ils soient ceux des sables du désert, de la Grèce ou du paysage familier. Dans la brume laiteuse ou la lumière crue, ils gardent en eux le noyau du mystère, cet *œil du ciel...*

Les couleurs, les senteurs, la vie en ses broussailles, l'eau, source ou mer, les ciels et les ponts entre deux mondes que sont les arcs-en-ciel, ces éléments qui forment l'univers du poète dans toute son œuvre poétique prennent ici une nouvelle gravité teintée d'attente tantôt offensée tantôt apaisée, symbolisée par l'ombre constamment présente.

Malgré toutes les résistances, rien ne peut *s'opposer* au rayon de lumière qui conduit à *l'heure destinée* au cœur du mystère caché dans la touche de couleur ou le mot du poème et devient alors, *éclat vivant* d'un don qui s'offre.

De la blessure a surgi la vie. L'art du peintre et celui du poète ont déchiré le noir et franchi le mur de l'impénétrable. L'un comme l'autre a fait se *lever le soleil*.

(février 2024)

Le regard...lever de soleil

« *Un mur* », écrit le peintre,

Je vois tous les murs en couleurs,
bleu, violet, jaune, vert, orange
ou un mélange qui réabsorbe les couleurs,
le mur peut être une métaphore,
le vers une couleur, l'inscription :
« *Ne dépouille pas les mots de levers de soleil* »

la sensation d'impénétrable se brise ainsi
un mystère existe dans tous les coins du monde,
le regard est lever de soleil.

X

Un rayon de lumière

Rien ne s'oppose à la lumière,
même pas l'homme-mur,
il peut s'emmurer tout seul
sombtant dans les ténèbres de son esprit,

à l'heure destinée,
la nuit fond en lui,
coule telle le cierge allumé
un rayon de lumière grandit en lui.

X

Le don

On portait sur nos épaules blessées
de trop lourds fardeaux, on traversait
le dos courbé les matins,
sans être touchés par leurs scintillements,

on s'est rencontré en été,
deux voyageurs épuisés,
une brise étrange a enlevé
de nos épaules tous nos chagrins,

des ailes de papillons ont poussé sur nos corps
et notre envol évoquait une lumière.

Poèmes de Sonia Elvireanu extraits de : *Le regard... Un lever de soleil / Lo sguardo...Un'Alba*

Là où même les pierres pleurent

poème inédit de Jasna Samic

À un tueur :

*Si tu avais regardé le visage de ta victime et réfléchi attentivement,
tu te serais peut-être souvenu de ta mère...
et tu te serais libéré des préjugés du fusil, et tu aurais changé d'avis...*

Écrivait un poète

Des mots obscurs controversés mais poignants
Peut-être
Disait un critique acerbe

À qui tu réponds :

Si tu regardais dans les yeux des enfants et
Entendais les gémissements de leurs yeux sans larmes
Résonnant dans nos nuits sans sommeil
Dans nos jours assombris
Par un impuissant chagrin
Si tu jetais un seul coup d'œil sur les cadavres entassés sur le sable
Dont l'odeur se répand
Sur la Terre aussi aveugle et sourde que toi
Si tu voyais que même les pierres y pleurent les ruines geignent et les cadavres
implorent une brèche
Si tu n'étais pas un perroquet au service de dollars et de mensonges
Et ne pensais qu'à la jouissance offerte par ta pauvre
Flûte de champagne
Si tu levais les yeux au-dessus de ta petite voiture de ton insignifiant renom ton
misérable pouvoir
Si tu voyais ce qui se passe derrière ce mur
De doléances
Si tu avais la moitié d'un cœur et le quart d'une âme
Peut-être ne fermerais-tu pas les yeux avec tant de moquerie face aux souffrances
des autres
Peut-être une larme se figerait-elle dans ta voix
Peut-être ta colonne vertébrale se raidirait-elle en toi
Peut-être dirais-tu
Stop

À l'abattoir fait par l'homme
À l'homme
Où même les pierres pleurent tandis que tu ricanes
Abattoir devant lequel un œil humain
Impuissant regarde
Les yeux des enfants meurtris
Dont les cris muets résonnent dans nos nuits
Sans sommeil dans nos jours
Assombris par la tristesse
Peut-être deviendrais-tu réellement
Un humain

Ainsi
Ton visage inondé de ricanements
Plus misérable que le meurtrier
Plus dangereux que les bombes qui pleuvent
Sur les villes dévastées telles des champs labourés
(Où même les pierres pleurent tandis que tu railles)
Des enfants baignés dans leur propre sang
Sans père ni mère dont il ne reste que des membres éparpillés
Sur le sable noir où résonne la danse macabre vengeresse
Des enfants dont les larmes retentissent dans nos nuits
Sans sommeil
Dans nos jours indignés
Assombris par une tristesse impuissante
Si tu n'étais pas ce que tu es
Peut-être deviendrais-tu quand même
Un vrai humain
Toi
Le porte-parole
Du mal

Trois inédits de Thierry Jouet, jardinier poète

Prière d'insérer

Être tout oreilles
jardinier nourri à l'herbe
à la langue verte

De mon premier jet
né à la plume violette
il trace ma voix

Citoyen du monde
la parole incantatoire
donne force aux plantes

Le verbe agissant
un mot met fin à la guerre
et le mal s'enfuit

Arbres mythiques

La forêt voyage
au gré des graines semées
bercées par le vent

L'ombre me rattrape
devant le soleil couchant
morte à bout de course

L'arbre sentinelle
embaume le Mont Liban
résine de cèdre

Sous les frondaisons

Aveugles et sourds
la cécité botanique
nous mène à l'urgence

Le métronome arme
mon horloge biologique
au cœur du cerveau

L'invisible guide
le sauvage insignifiant
vers un long voyage

Ancré à la terre
je prends racine et fleuris
le temps d'une fugue

L'ennui me traverse
je végète pour survivre
et cohabiter

Du puits de carbone
les arbres rythment le temps
d'un jet de lumière

Fenêtre sur « Point de vue », photographie de Charles Pétilion

par Laïla Chakir



Point de vue

Et si nous prenions un peu de hauteur?

En disposant dans un paysage totalement vide, une échelle reposant sur un nuage de ballons blancs, Charles Pétilion nous invite à prendre de la hauteur.

Ce paysage nu symbolise le vide de la pensée face à la découverte d'un sujet. Une sorte de pensée neutre et immaculée que rien ne peut altérer.

Pourtant, il est si complexe d'entretenir un point de vue neutre dans une culture qui offre une telle facilité d'accès aux idées et aux opinions.

Point of view in English

Let's take some height?

By placing a ladder resting on a cloud of white balloons in a totally empty landscape, Charles Pétilion invites us to take some height.

This bare landscape symbolizes the emptiness of thought when discovering a subject. A kind of neutral and immaculate thought that nothing can alter.

Yet, it seems so complex to maintain such a neutral point of view in a culture that offers such easy access to ideas and opinions.

Au-delà des nuages, les ballons.

Bulles de bubble-gum, passées à l'Eau de Javel.

Le ciel semblait faire la courte échelle, mais ce n'était qu'illusion. Les misérables souris de laboratoire, que nous sommes, y ont cru, en tout cas pour la plupart.

Fais des efforts. Concentre-toi. Discipline-toi. Gravis un échelon après l'autre. Crois. Espère. Et tu verras, la récompense éternelle se trouve au-delà des nuages-ballons.

En bonne fille bien disciplinée, c'est ce que j'ai fait. J'ai bien dit bonjour à la dame, bien utilisé les mots magiques, bien étudié, bien travaillé, bien voté, bien fermé ma gueule. Persuadée d'être en route pour le bonheur puisque bien respecté toutes les instructions données au départ. Une marche après l'autre. Patiemment, vaillamment. Même par mauvais temps, même par temps de tempête dans la tête et de cœur en miettes. Chassés les doutes comme des mouches insistantes, ravalés les sanglots jusqu'à la nausée, plaqué le sourire de façade et serrées les dents... bien serrées...

Au bout, il n'y avait rien. Les nuages-chamallows blancs étaient bien aimables à traverser. Du coton-illusion bien doux. Un shoot de tendresse, soudain.

Mais au bout des nuages, il n'y avait rien. L'échelle ne menait nulle part. Il me semblait entendre rire le Bon Dieu. Il est farceur, le Bon Dieu.

C'était le chemin qui comptait et non la destination finale. Et, si j'avais été attentive avant de franchir la ligne de départ, j'aurais remarqué les ombres au tableau. Elles étaient déjà là, bien présentes et se reflétaient sur l'herbe fraîche. Tranquilles et paisibles, elles attendaient leur heure. Elle viendrait. Implacable. Au moment où on ne s'y attend pas. Au moment opportun. « Dis donc, tu n'as quand même pas cru que tu allais être heureuse comme ça ? gratis ? bien sûr qu'il y a des changements de service et les additions à solder, qui vont avec... ».

Au bout, il n'y avait rien. Et pourtant, le ciel était d'un bleu tendre et immense. Comme un bébé joufflu, un tour de manège, un livre de la Comtesse de Ségur, un tableau de Monet, un livre, un fromage italien, un Côtes du Rhône, un concert de Madonna, le sourire de Yannick Noah et les yeux tristes de Béatrice Dalle, l'écriture d'un roman, les rayons du premier soleil estival parisien, la plage de sable blanc au bord d'une mer turquoise bien méritée chaque hiver. Et les rêves.

Les rêves sont restés bleu tendre. Le tableau achevé n'a pas réussi à les abîmer.

Charles Pétillon est un artiste visuel et photographe français dont les installations et les photographies combinent éléments naturels et artificiels de manière poétique.

Son travail interroge notre notion de l'éphémère et la manière dont nous interagissons avec notre environnement, la manière dont nous le percevons. Sa démarche artistique, à la fois conceptuelle et esthétique, combine une rigueur technique dans l'installation des ballons avec une sensibilité poétique dans la composition photographique. Chaque installation est soigneusement planifiée et exécutée pour créer un effet visuel singulier et immersif.

Reconnu à l'international pour son approche novatrice et onirique de l'art et de la photographie, Charles Pétillon a vu ses œuvres exposées dans différents pays.

L'une des raisons pour lesquelles ses œuvres sont si percutantes est leur capacité à évoquer des émotions profondes tout en demeurant ouvertes à l'interprétation. Les ballons blancs, éléments simples et universels, peuvent symboliser une multitude de concepts, de l'innocence de l'enfance à la légèreté de l'existence, en passant par des notions plus abstraites comme la pensée collective ou la respiration commune.

Le travail de Charles Pétillon élargit notre compréhension de l'art et de l'espace, en nous poussant à voir le monde d'une manière plus imaginative et contemplative. Ses installations nous incitent à prendre du recul, de la hauteur, à apprécier les détails autour de nous et à envisager l'impact profond, mais souvent subtil, de notre présence dans le monde.

Hymne au feu du silence

poème inédit d'Hughes Labrusse

Quand dans la légère ivresse du perce-neige

mais les abeilles sont mortes depuis longtemps
les fleurs mellifères se désolent

le cœur de l'homme se dessèche sous les paupières
myopes du soleil

le poids du ciel réduit la terre en sa poussière

à la rencontre de quelle lumière aimes-tu
t'en aller
de quel sommeil désires-tu t'éveiller

l'imprévisible s'accroche une fois encore
au roc et à sa force initiale

quand la nuit et le jour battent en vain des ailes
pour s'envoler aux lointains aveugles

seul un étranger repart sans regret
de sa terre d'exil en vue de disparaître là-bas

avec la salive de l'angoisse et ses fruits
trop mûrs dans la bouche

un être variolé les pupilles rougies de cicatrices
son nom enchaîné à des syllabes sans naissance

cette inscription parmi l'amoncellement des stèles
un cri comme une épine sur des lèvres de cire
ce pont étroit entre la vie et la mort

les derniers mots d'argile pour ensevelir les siècles
des siècles dans la nuit fondamentale

l'écriture sur sa barque noire vers l'autre rive

à peine franchi le seuil de la source fidèle du temps

quand s'effacent les lignes de la main

Saint-Georges, le 08/03/24

Mathias Lair : La fresque historique d'un anarchiste (*La mémoire des vaincus*, de Michel Ragon)

Orphelin de père, Michel Ragon pratique divers petits métiers pour subvenir à ses besoins comme ceux de sa mère dès l'âge de quatorze ans. Il n'a guère le temps de prolonger sa scolarité, mais une passion le sauvera : celle de la lecture.

Jusqu'à sa quarantième année, il est successivement manœuvre, peintre en bâtiment, mécanicien, pour finir par unir l'agréable à l'utile : pendant dix ans il sera bouquiniste, sur les quais des bords de Seine. Déjà proche des anars, il publie de multiples articles sur l'anarchisme, la littérature prolétarienne, l'art abstrait. À l'âge de quarante ans, il devient critique d'art. Il est invité comme professeur à l'université de Montréal : son seul diplôme est le certificat d'études primaires. À l'âge de cinquante et un ans, il soutiendra un doctorat d'État et enseignera à l'université jusqu'à sa retraite.

Tel est le parcours de l'auteur de *La mémoire des vaincus* qu'il publia en 1989, à l'âge de soixante-cinq ans. On connaît surtout Michel Ragon pour son livre *Les Mouchoirs rouges de Cholet*, lequel reçut divers prix, dont celui des lectrices du magazine *Elle*. Il paraît que sa *Mémoire des vaincus* était le livre qu'il préférait parmi la centaine de ses publications.

Dans *La mémoire des vaincus*, le narrateur rencontre un bouquiniste qui ne se nomme pas Michel Ragon, mais Fred Barthélémy : c'est le seul patronyme fictif que l'on rencontre dans ce roman. Avec lui nous rencontrons un grand nombre de politiques et intellectuels, depuis 1920 jusqu'en 1980. Dont, au hasard, parmi les anars : Paul Delesalle, Rirette Maitrejean, Maurice Joyeux, Louis Lecoin, Voline ; parmi les auteurs : Henri Poulaille, Jean L'Anselme, Armand Robin, Céline, Bernard Clavel ; parmi les politiques : Blum, Lénine, Trotski, Zinoviev, Thorez, Durruti, jusqu'à Daniel Cohn-Bendit... C'est dire l'ampleur de cette fresque !

Anarchiste et donc pacifiste, Fred se désolidarise des adeptes du terrorisme de la bande à Bonnot ; antimilitariste, il se désolidarise des anars qui adhèrent à l'Union sacrée en 39, en prévision de la guerre qui s'annonce, comme. Enrôlé dans l'armée malgré lui, il est un des rares militaires à parler le russe. L'État l'envoie en URSS pour le représenter auprès des dirigeants bolcheviks.

Pour beaucoup d'anars, il gardera l'image d'un traître à la solde des bolcheviks, alors qu'il connaît de près leurs forfaits. Il voit comment, après avoir fait alliance avec les anarchistes et les socialistes révolutionnaires pour conquérir le pouvoir, Lénine

déjà, puis Staline entreprennent de les éliminer physiquement ; comment ils écrasent les soviets dont celui de Kronstadt. Les soviets ont le tort de prôner l'auto-organisation chère aux anars (on dirait aujourd'hui : l'autogestion). On apprend que, déjà, l'Ukraine se singularisa avec Nestor Makhno, chef de l'Armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne qui combattit les bolcheviks dans une perspective anarchiste.

De retour en France, Fred participera à la révolution espagnole, il assiste à l'élimination des anarchistes grâce aux bolcheviks. De même, c'est le PC français qui met fin au mouvement de 1936 en négociant vite avec l'État. Fred, ou Ragon, nomme cette défaite « l'affront populaire »... Un affront qui se répétera en mai 1968 : selon les communistes et la CGT, « il faut savoir terminer une grève » – avant que le mouvement social ne les déborde par la gauche en s'auto-organisant... (Anecdote : en mai 1968, je n'avais pas compris la colère de ma grand-mère me disant : « comme en 36, ils vont nous baiser ! » Je n'avais pas compris que ma grand-mère, ouvrière ayant le sens du devoir, était néanmoins dotée d'une fibre anarchiste – question de *décence commune*, nous dirait George Orwell : ce sens moral inné qui inciterait les gens simples à bien agir...). Toujours les communistes resteront les ennemis des soviets, comme des conseils ouvriers de mai 1968, de l'autogestion, c'est à dire des modes d'auto-organisation qui s'inspirent de l'anarchisme, du socialisme dit utopique d'un Pierre-Joseph Proudhon ou de Charles Fourier.

Ainsi, c'est une vision anticonformiste de l'histoire qui nous est proposée à travers les yeux de Fred. Bolchévisme *versus* Anarchisme... à la fin il n'y a que des vaincus...

Comme tout véritable anarchiste, Fred ne boit pas d'alcool et préfère être végétarien. Il cultive par contre les plaisirs amoureux – en tout égalitarisme. Car, avant tout, il refuse tout rapport de pouvoir. Il reprend à son compte l'article *Autorité* de l'Encyclopédie anarchiste : « *Les anarchistes condamnent l'Autorité intégralement, sans aucune concession, car la moindre autorité avide de s'affermir et de s'étendre est aussi dangereuse que la plus développée, car toute autorité acceptée comme un « mal inévitable » devient rapidement un mal inéluctable.* » Pour lui, à l'image de la révolution russe de 1917, de la révolution ukrainienne de 1917, de la révolution espagnole de 1936, toute insurrection commence spontanément sur un mode anarchiste, par une auto-organisation des révoltés. Quand, immanquablement, elle doit entrer en conflit avec ses opposants, elle est contrainte d'abandonner ses valeurs pour s'armer et entrer dans une lutte de pouvoir... ainsi, même avant de combattre, elle est alors vaincue... ce qui arriva à la Révolution française, à la Commune de Paris...

De nos jours, le conflit syrien est l'exemple de cette contradiction – laquelle serait impossible à résoudre ? C'est dire que ce livre ancien éclaire encore notre temps présent. Voilà pourquoi, selon moi, il devrait revenir en tête de gondole !

Michel Ragon, *La mémoire des vaincus*, Albin Michel, 1989

Hélène Dorion *Comme résonne la vie*

par Alain Le Roux

Hélène Dorion entreprend une recherche dans son passé, l'enfance avec ses parents **« qui sarclaient la terre, arrachaient les herbes égarées parmi les tulipes hautes qui flottent encore dans le jardin comme des étoffes, et mesurent les vents à venir ».**

Elle a trouvé le premier amour dans ce jardin, l'amour qui porte la déchirure, l'hésitation, le doute... les voyages poussent le poète sur des chemins de lumière, toujours à la recherche de cette flamme d'amour, et parfois le bruit des orages ouvre le miroir : **« c'est ici que je songe à partir, sans bagages, pas même ce labyrinthe de chimères qui avale parfois jusqu'à l'éclaircie pas même l'attente et les traces entremêlées parmi les ans ni les seuils bardés de pierres ».** Sur l'horizon, la lumière pourrait apaiser les forces intérieures, elle tarde, épuise les regards clairs.

Il faut y croire avec force, échanger le soleil contre la tempête.

Dans le mouvement de la nuit, le poète ouvre et découvre le bouquet énorme des variations du monde. Ses mains se lèvent comme des arbres tendus, et dans le sillon de nombreuses couleurs : **« étrange comme le monde vacille parfois entre nos mains couleur chairs, sans voix le paysage craquelle et laisse s'égoutter la sève sur les revers de sa veste ».**

Le monde se parfume de fleurs fanées, sans odeur apaisante, nous le vivons chaque jour suivant la variation des hommes : **« le monde nous enferme dans les secousses répétées de l'histoire, la dérive du naufragé, les lambeaux de l'errant ».**

L'histoire apporte ses flaques qui passent et reviennent avec d'autres visages.

A travers les photographies de notre univers, le poète s'interroge et interroge l'amour qui semble caché : **« est-ce toi dans ce paysage de montagnes silencieuses qui traces du doigt les courbes de l'horizon, est-ce toi devant la mer qui regardes le ciel s'effiloche au bout du jour ? ».** Cet amour éphémère ou en sommeil bouleverse ses sentiments, le poète voudrait avancer sans risque : **« le risque n'est-il pas de l'ordre de l'amour de ce qui remue, défaille, bascule en nous et creuse enfin plus de miroirs, juste des fenêtres qui s'ouvrent sur la vie, juste la vie qui nous fait ressentir ce qui bouge et nous déplace avec elle, nous déplace ? »**

Arrivera-t-elle à ouvrir les portes de la vie et de l'amour, que son souhait se réalise dans le feu des émotions, pour pouvoir enfin trouver le chant profond des oiseaux joyeux **« comme résonne la vie ».**

Hélène Dorion, *Comme résonne la vie*, éditions Bruno Doucey

LES MEMBRES DU P.E.N. CLUB FRANÇAIS PUBLIENT

Sylvestre Clancier

Un an en Petite Garabane

L'Herbe qui tremble. 2024

79 pages. 15 euros

ISBN : 978-2-491462-74-1

ET

L'aimant de la poésie

Éditions Henry. 2024

96 pages. 13 euros

ISBN : 978-2-36469-280-0

ET

L'herbier d'enfrance & des Rêves suivi de Campagne première & Potentielle

Éditions La Rumeur libre. 2024.

Suzanne Dracius et 67 poètes contemporains

Anthologie De grâce

Éditions Idem

178 pages, 16,85 euros

ISBN : 978-2-36430-073-6

Eugène Durif

Au bord du théâtre Vol 3 (Les Lambeaux de la tragédie)

Éditions La Rumeur libre 2024

416 pages. 22 euros

ISBN : 978-2-35577-079-1

Mathias Lair

Il n'est pas vrai que les pierres soient mortes

Les Lieux dits

12 euros

ISBN 978-2-493715-52-4

ET

Pour l'amour c'est raté

Unicité. 2024

160 pages. 14 euros

ISBN : 978-2-37355-943-9

Lyliane Lajoinie

Icare toujours vivant.

Éditions du net 2023

42 pages. 13 euros

ISBN : 978-2-312-13271-6

Fabienne Leloup

Le Théorème du requin

L'Œil du sphinx. 2024

10 euros.

ISBN 978-2-38014-089-7

Cette rubrique ne demande qu'à être nourrie. N'hésitez pas à nous faire part de vos publications récentes en prenant les annonces ci-dessus comme modèle.

Chez nos amis d'ActuaLitté

Cette nouvelle rubrique a pour objet d'attirer l'attention sur des articles récents parus sur le site ActuaLitté et que nous signalent ses animateurs. Nous entendons la rendre régulière.

De quels critères littéraires et esthétiques dispose l'Intelligence artificielle. Quand Antoine Gallimard expérimente Llama, l'outil de la société américaine Meta, il demande à la machine d'écrire un texte à la manière de Michel Houellebecq. Mais cette dernière refuse, considérant les écrits du romancier « peuvent être perçus comme discriminatoires envers certaines personnes ou certains groupes ». Mieux : elle ne souhaite pas « contribuer à la perpétuation de stéréotypes négatifs ou de discours haineux ».

Pour l'éditeur, voici un « un modèle de société qui ne fait pas grand cas de la complexité de l'expérience humaine et qui s'arroge le droit, depuis la côte ouest des États-Unis, de dire ce qu'il est bon ou ce qu'il n'est pas bon de penser ».

<https://actualitte.com/article/117673/technologie/choquee-par-houellebecq-l-ia-est-trop-puritaine-estime-gallimard>

Le tribunal correctionnel de Paris a condamné, ce 13 juin, cinq personnes à des peines allant de deux à sept mois de prison avec sursis, ainsi qu'à des amendes, pour avoir proféré des menaces à l'encontre de Bastien Vivès. Après l'ouverture d'une enquête pour diffusion d'images pédopornographiques, l'auteur avait reçu plusieurs messages.

<https://actualitte.com/article/117666/droit-justice/cinq-personnes-condamnees-pour-des-menaces-contre-bastien-vives>

Plus de deux ans après la plainte de sept habitants du comté de Llano, au Texas, contre les autorités et les responsables du réseau des bibliothèques, la justice a penché en faveur des plaignants. Les droits de ces derniers ont clairement été bafoués par le retrait d'ouvrages, qui devront être à nouveau rendus accessibles au public. Mais les juges restent partagés sur plusieurs titres, en raison d'un humour axé sur... les pets.

<https://actualitte.com/article/117594/droit-justice/nouveau-revers-judiciaire-pour-les-censeurs-de-livres>

Peintre breton, Xavier Marabout avait eu l'indélicatesse de produire des toiles mettant en scène le reporter à la houppette. Problème : les saynètes versaient dans un érotisme délicat, mais inadmissible aux yeux de Tintinimagination (ex-Moulinsart), défenseur envers et contre tous du personnage d'Hergé. Ce 4 juin, l'artiste a finalement été condamné.

La cour de Rennes estime que « ne peuvent relever de l'exception de parodie les œuvres qui empruntent les ressorts d'œuvres premières pour s'attribuer le bénéfice de leur notoriété et vivre de leur rayonnement ».

<https://actualitte.com/article/117537/droit-justice/un-artiste-condamne-pour-ses-tableaux-de-tintin-erotise-la-parodie-rejetee>

Le 7 octobre 2023 se déroulait sur le mur d'un parking de Champigny-sur-Marne une réjouissante et colorée fresque dessinée par Chloé Wary, réalisée avec l'aide des habitants. Un projet réduit à néant quelques jours plus tard, totalement recouvert de peinture blanche. L'effacement a été commandité par la mairie elle-même, qui ne s'est pas empressée de réparer son erreur. L'autrice choisit désormais d'autres leviers d'action, et prépare un dossier pour la justice.

<https://actualitte.com/article/117322/auteurs/censure-a-champigny-face-au-silence-de-la-mairie-chloe-wary-replique>

Il y a quelques années, la Tunisie suscitait l'admiration du monde en faisant une révolution qui devait instaurer la démocratie. La liberté d'expression en fut l'un des acquis les plus importants. Force est de constater que cette époque a été de courte durée. Le gouvernement du président en place ne tolère pas la critique et s'attaque à celles et ceux qui s'opposent à lui.

<https://actualitte.com/article/117315/tribunes/regression-des-libertes-en-tunisie-arrestations-et-censure>

L'auteur du Couteau Salman Rushdie a publiquement critiqué la première ministre italienne, Giorgia Meloni, pour avoir porté plainte contre l'écrivain et journaliste Roberto Saviano, après que celui-ci l'ait qualifiée de « bâtard » en raison de ses positions strictes sur l'immigration. L'Américano-Britannique d'origine indienne a même qualifié la décision de cette dernière de « puérole »...

<https://actualitte.com/article/117111/insolite/salman-rushdie-conseille-a-georgia-meloni-d-etre-moins-puerile>

La 38e édition de la Foire internationale du livre de Tunis (FILT) fermait ses portes le 28 avril dernier, mais l'événement, un des plus importants pour le secteur dans le monde arabe, n'aura pas échappé à la censure. Le Fonds des Nations unies pour la population (FNUAP) est une agence de l'Organisation des Nations Unies, dont le travail est centré sur la santé sexuelle et reproductive, la promotion des droits de reproduction, la lutte contre la mortalité maternelle. Elle recommande par ailleurs une éducation sexuelle complète et inclusive, qui permet à chacun et chacune de vivre sa sexualité dans un environnement sûr. Des tracts proposés l'éthomosexualité et la direction de l'événement les a pointé comme étant problématiques : « Nous avons exprimé notre embarras sur le contenu de ces brochures et des représentants du FNUAP ont été compréhensifs et les ont retirées de leur stand. » Conclusion : disparition des documents.

<https://actualitte.com/article/116908/salons-festivals/a-la-foire-internationale-du-livre-de-tunis-meme-l-onu-s-autocensure>

La relation entre intellectuels et pouvoir a toujours été un sujet de débat, tout comme le lien entre politique et littérature. Mais, depuis l'arrivée de Giorgia Meloni en octobre 2022, le débat s'est enflammé en Italie. Preuve, suite à la décision d'annuler le monologue d'Antonio Scurati prévu sur la télévision publique italienne, la Rai, au sujet de l'antifascisme.

Ce dernier se montrait plutôt critique dans son texte, dénonçant cette « pudeur » à se prononcer publiquement « antifasciste » — une manière de nier les exactions commises, en rejetant la réalité historique.

<https://actualitte.com/article/116806/international/un-ecrivain-italien-interdit-de-tele-le-spectre-de-meloni-plane>

Suite aux pressions exercées par des activistes et quelques élus municipaux de Paris et de Lyon, JCDecaux a annoncé procéder au retrait des affiches publicitaires de l'ouvrage 'Transmania, jugé « transphobe et complotiste ». Un retrait qui a fait plus parler de lui que l'ouvrage en lui-même...

<https://actualitte.com/article/116767/edition/promotion-de-la-transphobie-mode-d-emploi-d-une-transmania>

Le libraire Shah Muhammad Rais ne vous dit peut-être rien, mais vous pourriez bien l'avoir croisé dans un livre : la journaliste Åsne Seierstad avait raconté son quotidien dans Le Libraire de Kaboul (Le Livre de Poche, traduit par Céline Romand-Monnier). Aujourd'hui exilé au Royaume-Uni, il avait tout perdu avec le retour des talibans, en 2021, qui ont mis à sac son enseigne. Pourtant, il persiste et signe.

<https://actualitte.com/article/116568/international/malgre-les-talibans-ce-libraire-fournit-des-livres-en-afghanistan>

Des centaines d'habitues, de lecteurs et de curieux se sont rassemblés ce week-end dernier devant la librairie indépendante Mount Zero, pour lui dire adieu. La boutique de deux étages était bondée d'amoureux de l'enseigne, qui avaient formé une communauté au cours des six dernières années. Elle ferme après une série de contrôles, suite à des plaintes anonymes...

<https://actualitte.com/article/116505/international/hong-kong-une-librairie-progressiste-ferme-sous-la-pression-des-autorites>

Le 17 avril 2023, alors qu'il se rendait à la Foire du Livre de Londres, Ernest Moret, des éditions de La Fabrique, était arrêté et détenu 24h durant par la police antiterroriste britannique. Cette action de la Metropolitan Police était qualifiée un an plus tard d'illégale. L'institution s'excuse à présent publiquement auprès du principal intéressé, rapporte l'éditeur.

« Au-delà de l'acrobatie policière, il faut se réjouir de ces excuses qui viennent conclure une année de bataille contre l'arbitraire. Harcelons ceux qui nous harcèlent », affirme la maison.

<https://actualitte.com/article/117640/droit-justice/la-police-britannique-s-excuse-de-l-arrestation-d-un-editeur-francais>

L'auteur de l'illustration de couverture

La peinture de Germain Roesz cherche une voie différente face aux chemins balisés que le monde économique et culturel présente bien souvent. Un chemin où la complexité engage le regard et l'esprit de l'autre à s'élever, où la couleur cherche une sorte d'assomption par la lumière. Ce n'est pas juste le constat d'un monde qui se délite, des anecdotes qui s'accumulent et des opinions qui imposent des vérités. C'est tout au contraire un faire face au monde trop certain, trop codé. Il y a une oscillation entre ordre et chaos, entre minéral et organique. C'est l'essai pour produire une matière, une réflexion inédite et pour aborder l'altérité à son degré le plus éthique. Germain Roesz est aussi poète et essayiste et c'est là qu'on trouve les lieux dits de son parcours : *le chemin est une barrière que l'on franchit pour accéder à la liberté.*

P.E.N. Club français
11bis, rue Ballu
75009 Paris

Les textes publiés le sont sous la responsabilité de leurs auteurs. Tous droits réservés.